

L'ARCHE *Editeur*

**Esther VILAR**

Le Voisin de Rothschild

Traduit par  
Bernard LORTHOLARY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

***L'Arche Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

A

# **LE VOISIN DES ROTHSCHILD**

**Pièce en deux actes**

**de**

**Esther Vilar**

Texte français de Bernard Lortholary

© Per H. Lauke Verlag, München 1990

© L'Arche Éditeur, Paris, 1999 pour l'adaptation française

2

Personnages :

David Fallack, gros industriel, 60 ans

Tina Fallack, sa femme, 40 ans

John O'Connor, cadre ambitieux, 30 ans

Maria Fernades de Souca, son amie, 24 ans

Simão da Silva, employé de maison, 16 ans

Époque : actuelle

Lieu :

Une vaste terrasse, abritée par des pins et bordée par une balustrade de pierre, dans une somptueuse villa du Cap Ferrat.

Sous un immense parasol de couleur naturelle, deux chaises longues confortablement capitonnées, avec une table basse.

À distance, une table ronde est dressée avec goût pour le dîner, avec quatre chaises.

Décor unique, modulé par les effets d'éclairage et de son.

PREMIER ACTE

*Soir d'été, chant des cigales.*

*David Fallack, sur l'une des chaises longues, consulte un dossier en fumant une cigarette. Il porte un costume clair en lin dont la veste est posée sur le dossier de la seconde chaise longue, sa cravate est desserrée. Au bout d'un moment, il regarde sa montre-bracelet et appuie sur le bouton d'une télécommande posée à côté de lui.*

*Simão sort de la maison. C'est un garçon à la peau plutôt brune qui fait encore très enfant ; il porte une jolie livrée de valet de chambre. Il vient se placer à côté de David et attend. Comme celui-ci ne semble pas le remarquer, il est pris d'une envie de rire qu'il essaie de réprimer comme un enfant, en mettant la main devant sa bouche. Il finit par pouffer de rire.*

David : *(levant brièvement les yeux) Ah. (levant l'index) Enlève-moi ce truc.*

Simão : *Oui, Mr. Fallack. (après avoir tourné autour de l'immense parasol d'un air désesparé) Lumière, Mr. Fallack ?*

David : *Mais il fait encore jour !*

Simão : *Oui, Mr. Fallack. (manifestement désireux de retarder une tâche délicate) L'alarme, Mr. Fallack ?*

David : *(qui s'est replongé dans sa lecture) Hein ?...*

Simão : *(difficultés de prononciation)* Brancher le système d'alarme ?

David : Plus tard.

Simão : Oui, Mister Fallack. *(Il se met au travail en soupirant, et par la suite ne cessera de gêner la conversation par ses manœuvres maladroites)*

*(Tina sort de la maison. Elle est blonde, séduisante, porte une élégante robe de couturier, à la coupe peut-être un peu trop provocante, et elle n'a pas lésiné sur le maquillage, ni sur les bijoux)*

Tina : *(après que David l'a toisée d'un regard amusé)* ... Trop habillée, je sais. Mais tu as vu comment elles arrivent, toutes ? La femme de ton Japonais avait sûrement mis le plus cher de ses kimonos. Et cette bonne Mrs. Russell : en robe longue ! Quant à la Marlène Dietrich de ton bel Allemand, même son vernis à ongles était en or, tu as remarqué ?

David : *(feuilletant le dossier)* Elle se sera dit que c'était la danse autour du Veau d'Or ... Mais entre-temps, c'est sans doute devenu ton bel Allemand ?

Tina : *(la vertu offensée)* Qui donc ?

David : *(faisant sonner les « r »)* Herr Heinrich Brenner, de Düsseldorf.

Tina : Tu surestimes mon charme.

David : On ne saurait le surestimer. - Tu ne voulais pas lui montrer la région, le lendemain ?

Tina : Oui, mais hélas, sa Mrs. Goldfinger ne l'a pas quitté des yeux.

David : Un à zéro pour l'épouse allemande.

5

Tina : C'est peut-être lui qui ne voulait pas rester seul avec moi ?

David : Impossible.

Tina : Il veut absolument avoir ce poste. Et il ne savait pas trop si, en me faisant la cour, il servirait ou non ses intérêts.

David : Tu aurais dû lui dire que ça m'est complètement égal.

Tina : C'est ce que j'ai laissé entendre, bien sûr. Mais il a sans doute cru qu'on le mettait perfidement à l'épreuve. Il faut dire que c'est difficile à croire ...

David : *(feuilletant le dossier)* Qu'est-ce qui est difficile à croire ?

Tina : ... Et quel est le candidat que nous avons l'honneur de recevoir, ce soir ?

David : *(referme le dossier, le lui tend)* Le dernier.

Tina : *(feuilletant à son tour le dossier)* Mr. John O'Connor, c'est charmant ... Un authentique Irlandais, en plus !

David : C'est l'homme de Craig. Il travaille dans la filiale de Londres.

Tina : Un lion.

David : *(surpris)* Ça figure là-dedans ?

6

Tina : Il y a sa date de naissance.

David : Est-ce à dire que tu me le recommandes ? Qu'il est audacieux et dynamique ?

Tina : *(ignorant l'ironie)* 25 juillet ... Alors il est naturellement sous l'influence du Cancer, et très fortement ... Trente ans, et encore célibataire ? Peut-être qu'il préfère les hommes ?

David : Un Lion, tu n'y penses pas.

Tina : Et s'il préférerait effectivement les hommes ?

David : Pour le coup, ça serait dans le dossier. Il vient avec sa fiancée. *(comme elle rit)* Ou je ne sais pas comment vous appelez ça, vous les jeunes. Une Brésilienne.

Simão : Du Brésil ?  
*(les deux autres l'ignorent)*

David : Ça ne te dit rien, naturellement.

Tina : La nouvelle usine sera implantée au Brésil.

David : Bravo.

Tina : Le projet argentin est donc définitivement abandonné ?

David : Au Brésil, le chômage est cinq fois plus élevé. *(elle a un regard interrogateur)* Cela signifie une main-d'œuvre bon marché, des charges salariales réduites, des prix plus bas, de meilleurs débouchés. *(il tend impatiemment la main vers le dossier)* Donne !

Tina : ... Sur la photo, il a l'air très séduisant. Est-ce qu'il épouse une Brésilienne parce qu'il veut devenir directeur de votre filiale au Brésil, ou bien veut-il ce poste parce qu'il épouse une Brésilienne ?

David : *(regardant sa montre)* Sa belle étrangère ne va plus lui servir à grand-chose, de toute manière. Ils devaient être là à 7 h.

Tina : *(ne peut s'empêcher de rire)* Mais tu es ici en vacances !

David : Moi, oui.

Tina : Ce ne serait pas la première fois que des gens ne trouvent pas le chemin.

David : C'est le genre de chose qu'on prévoit : on part plus tôt.

Tina : *(referme le dossier, le lui tend)* Dommage.

Simão : *(qui enfin a fini d'enlever le parasol)* Mr. Fallack : terminé !

David : Félicitations.

Simão : Et maintenant ? La scotch ?

David : Maintenant la scotch.

Simão : Et la Missis ?

Tina : La Missis, tu lui apportes un Perrier avec une toute petite tranche de citron. Tu sais ... *(elle se tapote l'estomac)*

Simão : Régime !

Tina : *(étonnée par son vocabulaire)* Régime, exactement ! *(à David)* Je te l'avais dit : il s'améliore !

*(Simão, ravi du compliment, disparaît dans la maison)*

Tina : Pourquoi faut-il tous les convoquer ici avec leurs épouvantables moitiés ? Ces pauvres filles. Elles ont tellement peur de ruiner la carrière de leur mec qu'elles osent à peine ouvrir la bouche !

David : « Juge chaque homme d'après sa femme. » Proverbe chinois.

Tina : Et si jamais le mariage en question est une mésalliance ?

David : Tout mariage est une mésalliance.

Tina : Alors ils peuvent te juger d'après moi ?

David : Mais comment donc ! Vise un peu la blonde excitante que s'est dégottée ce Fallack ! Faut avoir les moyens !

Tina ; Et ça, tous les dix ans.

David : Est-ce que ça n'en fait pas quatorze, nous deux ?

Tina : Oui, mais là, la blonde est particulièrement excitante. *(comme il ne dit rien)* Et à part ça ? Je veux dire, à part la femme, qu'y a-t-il encore à observer, un soir comme aujourd'hui ?

David : *(amusé)* Ne me dis pas que ça t'intéresse vraiment ? *(montrant du doigt le dossier)* ... Tout ce qui n'y figure pas : assurance, élégance, éloquence ... La proportion de plate servilité et d'opinion personnelle - bref, ce qu'on appelle vulgairement le caractère ... Le rapport entre le poids et la taille ... *(comme elle rit)* Il est prouvé, paraît-il, que ce sont les grands minces qui font les meilleurs chiffres.

Tina : Parce qu'ils intimident les petits gros ?

David : Les psychologues n'ont pas encore trouvé l'explication. - Ensuite, ce qu'ils boivent, ce qu'ils mangent ... Par exemple, s'ils veulent leur steak bleu, saignant ou à point.

Tina : Et qu'est-ce qui est mieux ?

David : Bleu. Saignant est encore acceptable.

Tina : Mais un végétarien n'aurait aucune chance ?

David : Trop sensible. Tu lui donnes un ouvrier qui ne fiche rien, et au lieu de le virer il essaiera de s'imaginer à sa place.

Tina : Et quelqu'un qui ne boit pas d'alcool ?

David : Trop prudent. Un homme qui ménage tellement son foie ne va pas se ruiner la santé à faire des heures supplémentaires.

Tina : Quoi d'autre ?

David : ... S'y connaître un peu en art ne peut pas nuire.

Tina : Mais vous faites des téléviseurs !

David : S'il y en a un qui arrive sur la terrasse et qui me dit : 'Vous avez là un Moore magnifique...' (*il indique un endroit du parc*) ..., ça m'en dit plus long que s'il me montrait son diplôme.

(*Simão arrive avec les boissons*)

Tina : (*prenant son verre d'eau*) N'importe quel prolétaire sait reconnaître un Moore, aujourd'hui.

David : (*prenant son scotch*) On voit que tu as perdu le contact avec ta classe sociale. (*à Simão*) Qu'est-ce qu'il y a ?

Simão : L'homme et la femme sont arrivés. Par ici ?

David : (*soupire, les yeux aux ciel*) « Par ici » !

Tina : (*prenant Simão par la main*) Écoute-moi, Simon ...

Simão : (*riant*) Simão !

Tina : ... Nous attendons des invités, n'est-ce pas ?

Simão : L'homme et la femme ! Arrivés !

Tina : On a compris. Mais dis-moi : cet homme et cette femme, qu'est-ce qu'ils peuvent bien venir faire chez nous ?

Simão : Faire quoi ?

Tina : *(patiemment)* Eh bien, est-ce qu'ils viennent jouer au tennis, comme M. et Mme Vermont ? Est-ce qu'ils viennent faire les fous dans notre piscine, comme ces deux braillards, les jumeaux du ministre ?

Simão : Dîner !

Tina : Ils viennent dîner, parfaitement. Et où est-ce que notre Françoise, ce soir, a mis le couvert ?

Simão : Couvert ... ?

Tina : Sur quelle table sont nos assiettes ? Salle à manger ?... Patio ?... Terrasse du nord ?...

Simão : *(montrant la table mise)* Là !

Tina : Exact. Et voilà pourquoi tu vas maintenant amener nos invités là. D'accord ?

Simão : *(intimidé)* Oui, Mrs. Fallack ... *(il rentre dans la maison)*

*(David s'est levé, a resserré sa cravate, enfile sa veste)*

David : Je vais te dire une chose : je lui donne dix jours, à ce garçon ... Si d'ici là il ne tourne pas à plein régime, je lui prends un billet d'avion et je le renvoie chez ses sauvages.

Tina : Mais il se donne une peine ! Tu oublies qu'il sort directement de l'âge de pierre.

David : Justement ! Qu'il y retourne !

*(John, sortant de la maison, arrive à grands pas sur la terrasse : apparition éblouissante, il est aussi bien habillé que David. Il est suivi de Maria, une jeune femme en jean très déchiré - son genou droit est à nu - , en T-shirt et en sandales, elle n'est ni coiffée ni maquillée ... Simão les a suivis et s'associe tout naturellement aux salutations d'usage)*

David : *(s'avançant vers John, jovial)* Eh bien, voilà !

John : Je vous présente mille excuses.

David : Vous avez eu du mal à trouver.

John : Un labyrinthe. *(allant vers Tina)* Mrs. Fallack ? John O'Connor.

Tina : Soyez les bienvenus.

John : ... Miss Fernandes de Souca, ma fiancée.

Tina : *(amusée, regardant Maria)* Ravissante !

*(les deux femmes se serrent la main)*

David : *(à Maria)* Fallack.

*(ils se serrent la main)*

Tina : ... Vous n'êtes certainement pas anglaise !

Maria : Je viens du Brésil.

Tania : Quelle coïncidence ! Notre petit maître d'hôtel que voici est aussi brésilien. Mon mari l'a ramené d'un voyage d'affaires il n'y a pas trois semaines. Il était liftier dans son hôtel.

John : Nous savons tout. Quand le portail s'est ouvert, il était en haut de l'allée et il nous a fait de grands signes en disant : « Je suis brésilien aussi ! Bonjour ! »

David : *(à Tina)* « Je suis brésilien aussi, bonjour. »

Maria : *(à David)* On lui a serré la main !

David : Voyez-vous ça. *(montrant bien qu'il ne s'adresse qu'à John)* Un drink ?

John : Pourrais-je vous demander un bourbon ? *(à Simão)* On the rocks.

Maria : *(remarquant que Simão n'a pas compris)* Con gelo.

Simão : *(à Maria)* E a senhora ?

Maria : Nada. Muito obrigada.

Tina : Vous ne buvez rien ?

Maria : Non, merci bien.

*(Simão rentre dans la maison)*

Tina : Ne me dites pas que vous faites un régime.

Maria : Un régime ?

Tina : *(à John)* Heureuse jeunesse ! Qui ne sait pas qu'un simple Campari fait 120 calories ! *(à Maria)* Vous aussi, vous apprendrez à compter, un jour. Nous apprenons toutes, tôt ou tard.

David : *(meublant le silence qui s'est fait après des rires forcés)* Ainsi, vous n'avez pas trouvé le chemin ?

John : Nous aurions dû prendre un taxi. Mais par une soirée pareille ?

Maria : C'est de ma faute si nous sommes en retard.

John : Mais à présent c'est sans intérêt.

Maria : *(à David)* Je suis repassée à l'hôtel pour me changer.

David : Et que portiez-vous donc avant ? Une combinaison de plongée ?

John : Elle portait une robe très chic.

Maria : *(avec un geste pour l'élégance de Tina)* Deux fois moins chic que ça.

David : J'espère que vous n'en voulez pas à ma femme de s'être ainsi pomponnée. Elle est folle de fringues.

John : *(ravi qu'on change de sujet)* Vous étiez, jusqu'à votre mariage, un top-modèle très demandé ?

Tina : Vous avez lu mon dossier ?

John : Seulement la grande presse. Votre fille vient d'épouser un noble anglais.

Tina : C'est sa fille à lui.

John : Ah.

*(Simão revient avec les boissons)*

Tina : À vrai dire, il paraît que sa mère et moi nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau ... Et elle était aussi mannequin, jusqu'à son mariage. Mon mari n'est pas très inventif, en la matière.

John : Maintenant, bien sûr, j'ai envie de dire qu'on aurait peine à croire que vous ayez une fille adulte.

Tina : Merci. *(elle répond à son regard une fraction de seconde de trop)*

David : *(tendant son verre à John)* Votre bourbon.

John : ... Merci beaucoup.

*(Simão sort)*

Tina : ... Mais vous avez sûrement rencontré Bobby. Il fait actuellement un stage dans la filiale de Londres. *(à David)* À moins qu'il ne soit déjà revenu à Detroit ? *(à Maria)* Bobby et Spencer sont du premier mariage de mon mari. Je suis déjà la troisième Mrs. Fallack.

*(ils se sont tous avancés jusqu'à la balustrade)*

John : Quel Moore fantastique !

David : N'est-ce pas ?

John : ...Et la sculpture près de la piscine ?

David : Vous allez voir.

*(Il prend la télécommande, appuie sur un bouton, et à quelque distance se fait entendre un bruit de ferraille)*

John : J'aurais pu y penser !

*(Tous regardent de loin la sculpture en mouvement)*

...Et vous la commandez comme ça ? *(il prend la télécommande des mains de David)* ... C'est sûrement le premier Tinguely télécommandé !

David : Il faut appuyer là ...

John : *(appuie sur le bouton, le bruit cesse)* Je dois dire que les deux Rothko du hall ne sont pas non plus à dédaigner. Mais qu'est-ce qu'il y a à côté ? Pas le Fontana, mais en face ?

David : Vous voulez parler du Stella. C'était une erreur, je ne peux plus le voir.

Tina : Vous vous intéressez à l'art, Mr. O'Connor ? Alors, tout à l'heure, mon mari vous montrera sûrement sa collection. Il est toujours content de trouver une victime.

John : Avec plaisir ! ... Mais maintenant, pour le coup, je suis complètement perdu : où se trouve la mer ?

Tina : *(le prend par le bras et l'entraîne à un certain endroit de la terrasse)* Là !

John : ... Quelle chance vous avez !

Tina : Trop de bateaux. En pleine saison, cette baie ressemble quelquefois à un parking.

Maria : *(à David)* Qui habite cette villa rose, là-bas ?

David : Aucune idée. Elle a appartenu jadis à Somerset Maugham. *(comme elle le regarde d'un air interrogateur)* Un écrivain anglais.

John : Ne me dis pas qu'on ne le connaît pas chez vous !

Maria : Mais tu y as été, chez nous. Tu n'as pas remarqué qu'on vivait encore dans les arbres ?

Tina : *(pour faire diversion)* Il y a encore d'autres célébrités qui ont vécu au Cap Ferrat. Jean Cocteau avait sa maison tout près du phare où vous êtes passés tout à l'heure.

David : *(à Maria)* Vous savez qui est Cocteau ?

Tina : *(avant qu'elle puisse répondre)* ... Et puis le peintre Matisse, les Rothschild ... Tout un tas d'altesses royales et de vedettes de cinéma ont toujours eu leurs maisons ici : Léopold de Belgique, David Niven, Gregory Peck ... Liz Taylor s'est cachée de la presse là-bas, pendant des semaines, avec Richard Burton, dans la villa de Curd Jürgens ... Romy Schneider s'est mariée à la mairie de Saint-Jean ...

David : *(qui commence à avoir honte de sa femme)* Vous êtes conscients d'être ici dans un cadre historique.

Tina : *(comprenant le signal)* Et puis naturellement tous les hommes politiques français passent ici une fois dans l'été. Quand nous rentrons à Detroit, nous sommes plus calés sur l'économie française que sur la nôtre. Les grands patrons de l'industrie européenne ont leurs maison de vacances ici ... Il n'y a que le bel Agnelli qui préfère loger sur son bateau. *(à Maria)* Le patron de Fiat : un homme d'une beauté !

Maria : Et cette grande bâtisse neuve, là-devant ?

David : Un Libanais. Sans doute un marchand d'armes.

Maria : Derrière chaque fortune, il y a un crime.

David : Disait Balzac. Vous semblez préférer les écrivains français.

Maria : Est-ce que c'est exact ?

David : Quoi ?

Maria : Que derrière chaque fortune, il y a un crime ?

David : Aujourd'hui, on peut aussi gagner son argent de façon correcte.

Maria : En installant ses usines là où les gens travaillent encore pour presque rien ?

David. Par exemple.

John : *(à Maria, en lui donnant une tape par plaisanterie)* C'est bien pour ça que nous sommes là, non ?

David : *(à Tina)* Si nous passions à table ?

Tina : J'allais le proposer !

*(David prend la télécommande, appuie sur le bouton voulu)*

J'espère que ce n'est pas trop tôt, pour vous ? C'est une barbarie américaine : dans les restaurants, nous sommes toujours les premiers.  
*(à Simão qui arrive)* Tu peux commencer, Simon.

*(Simão redisparaît dans la maison)*

*(Ils vont à table. À Maria, indiquant la place à sa gauche) ... Si vous voulez bien prendre place ... (montrant la place à sa droite) Mr. O'Connor ...*

John : Merci.

*(ils sont tous assis)*

Tina : *(à John)* Vous auriez du feu ? *(elle prend un photophore au centre de la table, John l'allume, l'éclairage de scène devient plus doux) ... Il fait encore jour, mais c'est plus romantique comme ça.*

David : *(à Maria)* Vous êtes arrivés quand ?

Maria : Ce matin.

John : Par le premier avion. Craig m'a d'ailleurs donné quelques papiers pour vous. Ils sont à l'intérieur.

Tina : ... J'ai eu aujourd'hui au téléphone une amie de Londres. Il paraît qu'il pleut depuis des semaines.

John : C'est une nouvelle mesure d'austérité du gouvernement, a dit le *Financial Times*. Ils économisent même l'énergie solaire.

Tina : (*applaudissant excessivement à ce bon mot*) Délicieux !

John : (*à David*) Pour nous, c'est une excellente chose ! Le marché de l'audiovisuel ne s'en portera que mieux. - Au fait, merci pour l'hôtel.

(*Simão est revenu, il a mis des gants blancs, porte un plateau avec une carafe d'eau et une bouteille de vin, pose la carafe sur la table, verse un peu de vin dans le verre de David, attend*)

Tina : Où vous a-t-il logés ?

David : Au Grand Hôtel Cap Ferrat.

John : Un paradis.

Maria : (*comme pour se rattraper*) Un paradis, oui, vraiment !

David : (*qui a saisi son verre*) Mais c'est le vin rouge !

Tina : (*à Simão*) Apporte d'abord le Chablis, hein ?

Simão : Chablis ?

David : (*impatiemment*) Demande à la cuisinière !

*(Simão ressort)*

Maria : Peut-être que, là d'où il vient, il n'y a pas de Chablis ?

Tina : Oui, aidez-moi : mon mari est tellement impatient avec lui, et ce n'est encore qu'un enfant ! ... Normalement, c'est notre bonne Maria qui sert à table. Par malheur, vous êtes tombés sur son jour de liberté.

*(Maria éclate de rire)*

David : Qu'est-ce qui vous amuse ?

Maria : C'est comme chez nous : les bonnes s'appellent Maria. On dirait qu'il y a des gens chez qui le baptême et l'orientation professionnelle tombent le même jour ... Mais peut-être que c'est un complot international ? Un mouvement clandestin, d'extrême gauche, pour saper de l'intérieur le pouvoir des riches ? Maria serait un code. *(à David)* Un nom de guerre ?

*(Simão est revenu avec une autre bouteille et fait goûter David, qui cette fois est satisfait, lui prend la bouteille et sert lui-même)*

David : *(servant Maria)* L'idée est intéressante ... Et comment vous a-t-on baptisée ?

Maria : Maria. Mais je ne suis absolument pas dangereuse.

David : Vous êtes sûre ? *(il remplit les autres verres)* Pourriez-vous me redire votre nom de famille ? Je crains de ne pas avoir fait attention.

Maria : Fernandes de Souca.

David : Encore une fois ?

Maria : Vous pouvez m'appeler Maria. L'autre est de sortie.

Tina : Délicieux ! (*elle lève son verre à la santé de Maria*) Moi, c'est Tina. (*elle lève son verre en se tournant vers John*)

John : (*levant son verre*) John.

David : (*bien obligé d'en faire autant*) David.

(*Ils boivent tous*)

Maria : (*se tournant vers Simão*) Et comment vous appelez-vous ? Como se chama ?

Simão : Simão da Silva.

Maria : Est-ce que nous pouvons vous appeler Simão ?

Simão : (*rigolant*) C'est mon nom !

Maria : Simão, moi c'est Maria. Voici John. Voici Tina. - Et lui c'est David.

Simão : (*rigolant*) C'est Mr. Fallack !

Maria : Oui, et à partir de maintenant vous pouvez lui dire David. Et lui vous dira Simão.

Simão : Il dit Simão !

Maria : Sim, mas agora você também o chama pelo nome. Você o chama de David.

Simão : *(pouffant de rire)* E ? Nao !

Maria : Si. E David !

Simão : E Mister Fallack ! *(il repart en riant vers la maison)*

John : *(après un silence)* Elle aime bien provoquer.

David : On a cru le remarquer.

John : Une habitude de ses années d'études. Il y a seulement quelques mois que je l'ai arrachée aux griffes de son université.

David : Vous faisiez quoi, comme études ?

Maria : Sciences économiques.

David : *(agréablement surpris)* Ah !

Maria : Et sciences politiques.

David : *(saisissant son verre)* Quand on combine les deux, la provocation est sans doute une matière du programme ?

John : Maria était élève chez les missionnaires. Ce sont ces bons pères qui l'ont envoyée à l'université.

David : *(s'apprêtant à boire à la santé de Maria)* Bien fait pour eux !

Tina : ... Taisez-vous un peu. *(bien que John ne dise rien, elle lui pose la main sur le bras. À David)* Les cigales ... On a oublié de regarder l'heure !

John : ... Elles se sont arrêtées.

Tina : Tous les soirs à la même heure. Hier, nous étions là avec des gens de l'ambassade des Etats-Unis, et j'ai parié qu'on pouvait régler sa montre sur elles.

David : *(levant son verre en se tournant successivement vers les trois autres)*  
Aux prodiges de la Création !

*(ils boivent tous)*

Tina : *(à John)* Mmm ... Mon premier péché de toute une semaine ! C'est que je fais un régime : pas de sucre, pas de matières grasses, pas d'alcool. Pas de croissants - et ça en France ! Pour un peu, ils voulaient me supprimer même le café. Une histoire de métabolisme, je ne sais plus ... Mais là je me suis révoltée : « Mon cher Docteur, ai-je dit, vous voulez ma mort ! » *(à Maria)* Je ne peux pas vivre sans café. Et je ne bois que du café du Brésil, exclusivement, je vous jure !

Maria : Merci.

John : Personne ne peut vivre au Brésil sans devenir amateur de café. *(il lève la main et fait claquer ses doigts)* « Un cafezinho, se faz favor ! » - Et ça ne coûte presque rien !

Tina : Et ça ne contient pas de calories.

Maria : C'est pour ça que les gens sont si minces, chez nous.

John : Tu arrêtes un peu ?

Maria : Je voulais juste expliquer un autre prodige.

*(Simão apporte un grand plateau de homards, avec une saucière au milieu)*

John : Oh !...

Tina : *(à John)* J'espère que vous aimez le homard ? J'avoue que je l'ai mis au menu par égoïsme : j'ai le droit d'en manger autant que je veux.

*(lorsqu'elle s'aperçoit que Simão veut la servir la première, elle le rappelle discrètement à l'ordre)*

Non, tu sers d'abord la dame ... ensuite ce monsieur ... ensuite Mr. Fallack ...

Simão : *(à voix basse, mais énergiquement)* D'abord Missis !

Tina : *(maintenant avec un peu d'impatience)* Tu dois me servir en dernier !

Simão : Et si les autres n'en laissent pas ? Régime total ?

*(ils rient tous)*

Maria : Mais il a raison !... Attendez, j'ai la solution. *(elle se lève, prend le plat à Simão)* Deixa, Simão. Deixa a Maria fazer ... Vá embora ...

*(debout à côté de Tina, Maria s'apprête à la servir dans les règles, en prenant un accent français méridional)*

Madame ?... Je suis la bonne Marie ...

*(John se voile la face en gémissant)*

Tina : *(amusée)* Laissez-la donc faire !... Tu peux aller, Simon. *(comme Simão hésite)* Nous sonnerons, quand nous aurons besoin de toi.

*(Simão sort, Tina prend du homard)*

Merci, Marie.

Marie : Un peu de sauce, pour Madame ?

Tina : Mais voyons, Marie, vous devriez le savoir : une seule cuillerée de cette sauce fait 350 calories !

Marie : Que je suis bête !... Madame me pardonne ? *(elle va présenter le plat à John)* Monsieur O'Connor ?

*(comme John garde les mains devant le visage)*

Mais regardez, monsieur, du homard ! Tout frais pêché dans notre mer si belle !

*(comme Tina rit, John se résout à jouer le jeu et se sert de homard)*

(Maria :) Un peu de sauce, Monsieur ?

*(John fait signe que oui, elle lui en donne une cuillerée, puis passe à David)*

Monsieur Fallack, à présent la bonne Marie vient vers vous ...

David : *(se lève et lui prend le plat des mains)* C'est vous l'invitée. *(Il la repousse sur sa chaise et lui tend le plat)*

Maria : *(qui s'est ressaisie)* Merci. *(elle se sert de homard)*

David : Un peu de sauce ?

Maria : Volontiers !

*(David prend une grosse cuillerée de sauce et la verse exprès sur le T-shirt et le jean. Tina pousse un petit cri)*

David : Je ne sais pas comment j'ai pu faire ça !

Tina : *(se lève)* Venez ... *(comme Maria ne bouge pas)* Venez à l'intérieur, je vais vous prêter des affaires à moi !

Maria : Ça ne fait rien, vraiment. Avec la chaleur qu'il fait, ça va sécher tout de suite.

John : *(perdant son calme)* Mais nous, ça nous fait quelque chose, compris ?

*(Maria se lève à contrecœur et suit Tina dans la maison)*

David : *(se servant à son tour de homard)* Eh bien, commençons ... J'espère que vous apprécierez tout de même.

*(ils commencent à manger)*

John : *(au bout d'un moment)* Je ne sais pas ce qui lui arrive : jamais elle n'a été aussi désagréable.

David : Elle déteste les riches. Elle n'est pas la première et ne sera pas la dernière.

John : Ça a commencé en bas, au portail. Les tessons de verre sur le mur !

David : J'ai une précieuse collection d'œuvres d'art à protéger.

John : Tout le monde le sait bien !... Ensuite, la Jaguar dans l'allée ! Brusquement, elle a voulu aller se changer ... Je me suis dit : bon, si elle se sent mal habillée ... Et nous étions trop en avance, de toute façon. - Ensuite, ce numéro !

David : Une femme pareille pourrait bien représenter un jour un handicap, pour vous. Mais vous en êtes conscient ? *(comme John se tait)* La date du mariage est déjà fixée ?

John : *(après une hésitation)* Vous ne pensez pas à mal, je sais. Mais puis-je tout de même vous demander de ... considérer que c'est mon affaire personnelle ? *(comme David ne dit rien)* Je suis désolé.

David : Mais non, pas du tout, cela parle pour vous ... Comme d'ailleurs un certain nombre d'autres choses.

John : Par exemple ?

David : Que ce poste, je préférerais naturellement le voir occupé par quelqu'un qui sort de nos propres rangs. C'est aussi le sentiment de Craig : apparemment, il vous considère comme le seul bon candidat.

*(ils mangent en silence)*

John : Et qu'est-ce qui parle contre moi ?

David : Jusqu'à maintenant ? En fait, uniquement cette jeune dame. Encore qu'une épouse brésilienne, indubitablement, aurait été un plus. Pour nous tous.

John : C'est aussi mon avis.

David : C'est de la schizophrénie, chez eux : d'un côté ils veulent que nous investissions dans leur pays, mais quand effectivement nous arrivons, ils poussent les hauts cris et se plaignent que leur pays est vendu à l'étranger. Si le président-directeur avait une femme brésilienne, les transactions auraient été plus détendues.

John : *(après un temps)* Je ne suis sans doute pas le seul candidat ?

David : Peu probable en effet, pour un poste de cette importance.

John : Puis-je vous demander qui d'autre est dans la course ?

David : Pourquoi pas ?

John : ... Russell ?

David : C'est naturellement le premier auquel a pensé le conseil de surveillance.

John : Un homme remarquable.

David : Plus de quarante ans. Il faut partir à l'étranger tant qu'on a encore la pêche. J'avais vingt-deux ans quand je suis arrivé en Amérique. Si j'étais resté en Angleterre, j'y serais peut-être encore, à vendre des radios.

John : *(ne peut s'empêcher de rire)* Pas vous ! - Et les autres ?

David : Un certain Sugiyama.

John : Osamu Sugiyama - celui de Sony ?

David : Vous connaissez ?

John : Ses méthodes.

David : C'est bien le problème.

John : Qui d'autre ?

David : Un seul autre. Un homme de Philips. Trois ans d'expérience en Amérique du Sud. Une allure de Parsifal. Il a surtout impressionné ma femme.

Tina : *(rentrant à l'instant)* Qui m'a impressionnée ?

David : *(prononçant comme au début)* Herr Brenner, de Düsseldorf.

Tina : *(se met derrière John et pose les mains sur ses épaules)* Ne l'écoutez pas. Il veut juste voir si l'on peut vous intimider. *(se penchant à son oreille)* Capricorne !

David : L'astrologie est le second vice de ma femme.

John : Et quel est le premier ?

Tina : *(qui s'est rassise et suce un morceau de homard de façon provocante) ...*  
Les vêtements, bien sûr, qu'est-ce que vous croyez ?

John : *(évitant son regard)* Mais qu'est-ce qu'elle fait, aussi longtemps ?

Tina : Elle a tenu à laver elle-même ses affaires. La cuisinière n'aura le droit que de les mettre dans le sèche-linge.

John : J'admire votre patience.

Tina : Et quoi, nous avons tous été plus ou moins comme ça, non ? ... Et ensuite, chacun finit par trouver sa place ... Savez-vous ce que je dis toujours ? Si on est humain, les classes ne comptent pas : être de gauche peut aussi bien signifier qu'on est gentil avec ses domestiques, non ? *(comme David lui jette un regard noir)* En tous cas c'est ce que moi je pense.

*(Maria arrive dans une robe du soir de Tina, qui lui va très bien)*

David : Quelle métamorphose !

Tina : *(sans la moindre jalousie)* J'étais certaine qu'elle vous irait ! *(à John)* Naturellement, elle ne voulait pas la mettre. Mais j'ai été inflexible: cette robe-ci, ou aucune ! *(à Maria)* Montrez voir ...

*(Maria va vers elle et se laisse admirer sous toutes les coutures)*

... Il faut absolument m'autoriser à vous l'offrir. (*Maria rit, incrédule*) De toute façon je ne l'aurais plus portée, je vous le jure !

Maria : Mais elle est encore toute neuve !

David : Vous n'auriez rien pu trouver de vieux, dans ses armoires !

Tina : Gardez-la. Je vous en prie !

Maria : (*après une hésitation*) Je voudrais repartir comme je suis venue.  
(*elle se rassoit à sa place*)

David : Dieu soit loué. Je craignais déjà que vous ne soyez toute aussi corrompue que nous tous.

Maria : (*à David*) Pour tout à l'heure ... je veux dire que je me suis peut-être un peu emballée ...

John : C'est le moins qu'on puisse dire.

Maria : (*contrite*) Je suis désolée.

Tina : (*à John*) Elle n'est pas adorable ? (*à Maria*) Vous êtes de quel signe ? Attendez, ne dites rien. (*à John*) Vous, vous êtes Lion.

John : (*sidéré*) Exact !

Tina : (*riant*) Votre dossier est posé là-bas ... (*John suit son regard et rit à son tour*) Mais je m'en serais aperçue sans ça, à la première seconde. (*à David*) Tu as vu comment il s'est avancé vers toi ? Un lion entrant dans l'arène ! (*à John*) Vous êtes un lutteur, est-ce que je me trompe ?

John : *(flatté)* À l'école, il paraît que j'étais rudement bagarreur : je voulais être boxeur !

Tina : *(à David)* Tu as entendu ?

David : J'ai entendu.

Tina : *(à John)* Vous permettez ?... *(elle lui tâte le biceps)*

John : C'était il y a longtemps.

Tina : *(admiration)* Pas si longtemps que ça.

*(David toussote, elle se tourne vers Maria)*

À vous, maintenant. Bélier ? Non, pas Bélier. Il y a un je ne sais quoi de fluide, de doux ... Je vais vous le dire ... *(à John)* Comment vous êtes-vous rencontrés ?

John : Craig m'a envoyé au Brésil il y a quelques mois. Pour que je sache si je me plaisais en Amérique du Sud ... Officiellement, il s'agissait d'un colloque sur le commerce extérieur, à l'université de Sao Paulo. Maria était affectée à mon groupe en qualité d'interprète.

Tina : Et naturellement, ça a été le coup de foudre ?

John : Au bout de trois jours, je lui ai demandé de m'épouser.

Tina : Lion, c'est bien ça. *(à Maria)* Et vous avez tout de suite accepté ?

John : Immédiatement.

Maria : *(riant)* Mes copines m'auraient lynchée si j'avais dit non.

Tina : À juste titre. Un homme pareil, on n'a pas le droit de le laisser échapper.

John : *(à David)* Votre femme est-elle toujours aussi indulgente ?

David : Au contraire : elle a le coup d'œil absolu pour les hommes beaux. Elle ne s'est montrée indulgente que dans mon cas.

Tina : Tu avais d'autres qualités fascinantes.

David : Par exemple ?

Tina : Je t'en prie. Ce n'est un secret pour personne que les tempes grisonnantes ont sur les jeunes femmes un effet extrêmement érotique. *(à Maria)* Est-ce que je me trompe ?

Maria : Je ne sais pas ... *(tout le monde la regarde)* Je veux dire ... Si c'était un mécanisme biologique ...

David : Tout à l'heure vous n'étiez pas aussi timide. Est-ce que vous ne parlez qu'en tenue de combat ?

Maria : Si c'était un mécanisme biologique qui jette les belles jeunes femmes dans les bras des messieurs d'un certain âge, il devrait arriver aussi de temps en temps qu'une jolie fille de millionnaire tombe éperdument amoureuse d'un vieux retraité pauvre. *(à David)* Avez-vous jamais entendu parler d'un cas de ce genre ?

David : ... Non.

Maria : Le vieux monsieur est riche, ou bien c'est une personnalité. Et le partenaire jeune est toujours celui qui n'a rien ou peu de chose.

David : Ce serait donc un problème d'offre et de demande ?

Maria : À la fac, on appelait ça l'arithmétique copulatoire. Plus le compte en banque est approvisionné, plus l'amant est séduisant.

Tina : Voulez-vous dire par là que j'ai épousé mon mari à cause de sa fortune ?

Maria : Une analyse en termes de marketing ferait apparaître qu'étant donné votre beauté et l'âge que vous aviez à l'époque, la probabilité qu'il soit amené à vous acheter se situait vers les 99 %. *(comme John soupire)*  
C'est elle qui m'a posé la question.

Tina : *(à John)* En outre, elle a parlé de 99 % : moi je pourrais vraiment vivre sans tout ça !  
*(elle fait un grand geste englobant tout ce qui l'entoure, puis voit le regard amusé de David)*  
Sans doute serais-je même plus heureuse sans argent !

Maria : C'est ce que vous dites tous. Mais vous ne lâchez pas cet argent, pour autant.

John : Maria !

Maria : Elle m'a posé une question.

John : Ça suffit !

David : Mais maintenant c'est moi qui suis curieux. (*à Tina*) Au moins ce n'est pas du small talk, pour une fois, hein ? (*à Maria*) Est-ce que d'après vous seuls les hommes jeunes devraient avoir les jolies filles ? Et la justice, alors ?

Maria : Il ne s'agit pas de ça.

David : Ah.

Maria : (*avec un regard de défi à l'adresse de John*) Si on ramène à l'essentiel la condition des riches, elle consiste bien à dire 'non' du matin au soir ... Non à ceux qui en ont moins qu'eux, ou qui n'ont rien : car enfin il n'y a que comme ça qu'on peut garder son argent. ... Exact ?

David : ... Exact.

Tina : Quand on songe aux sommes que vous versez, justement vous, à des œuvres de bienfaisance ...

Maria : Cela signifie qu'un riche ne peut rester riche qu'à condition de ne pas imaginer tout le malheur qu'il pourrait empêcher avec son argent ! Les riches sont donc nécessairement sans imagination. Un multimillionnaire créatif serait une contradiction dans les termes ... Exact ?

John : Mais voyons, nous avons parlé de cela des milliers de fois. Tant que tu songes aux fortunes héritées, d'accord. Et encore : jusqu'à un certain point seulement. Mais les *self made men*, eux, ont besoin de leur imagination ! D'où viendraient les nouveaux produits, les nouveaux marchés ? Prends un homme comme David Fallack : c'est vingt mille

emplois qu'il a créés - à partir de rien ! Si ce n'est pas de la créativité, ça !

David : Je suis capable de me défendre moi-même.

Tina : N'empêche qu'il a raison !

Maria : Créativité ! Oui, même la langue leur appartient : quand quelqu'un satisfait sa cupidité de manière encore plus raffinée, dans les magazines du business on s'enthousiasme sans vergogne pour ses capacités créatrices. C'est de la roublardise.

(Maria :) *(à David)* Vous êtes collectionneur d'art : citez-moi un artiste important de ce siècle qui soit issu des classes dominantes ... Bien qu'elles offrent à leurs enfants les écoles les plus coûteuses et les enseignants les plus célèbres.

Tina : ... Proust, *A la Recherche du temps perdu*, un chef-d'œuvre ! *(à David)*  
Ou bien était-ce le siècle d'avant ?

Maria : *(à David)* ... Vous voyez ? Ou bien croyez-vous possible que votre caste, par délicatesse, nous dissimule ses œuvres immortelles ? Existe-t-il des musées enterrés, des salles de concert souterraines, des bibliothèques clandestines où vous vous montrez vos chefs-d'œuvre ?

David : Avec ça, vous ne nous avez pas encore révélé pourquoi un type aussi répugnant que moi ...

Maria : Je n'ai pas dit ça !

David : *(lui lance un regard amusé)* J'apprécie ... Pourquoi quelqu'un comme moi ne doit pas avoir une belle femme blonde.

Maria : *(s'est levée)* Vos enfants, à quoi ressemblent-ils ? Je veux dire : sont-ils beaux, sont-ils laids ?

David : *(regarde Tina en haussant les épaules)* Ils sont passables.

Tina : Passables ? Ton Spencer, en tous cas, est un garçon magnifique. Et Susan n'avait vraiment pas besoin d'épouser un duc pour avoir sa photo dans les journaux.

David : *(à Maria)* Ah.

Maria : Justement !

Tina : *(à John)* Alors là, je n'ai pas saisi.

David : Notre invitée veut dire que les modèles que nous autres riches attirons dans nos lits avec notre argent, à partir d'un certain moment truquent le bilan.

Tina : Quel bilan ?

David : Les héritiers que nous engendrons avec vous sont ensuite non seulement plus riches que les pauvres types qui doivent bosser pour eux dans les usines dont ils héritent, mais souvent ils sont en plus d'une beauté si fascinante qu'ils s'imaginent sans le vouloir qu'elle leur appartient de droit. *(à Maria)* De droit divin. Est-ce que je me trompe ?

Maria : *(un instant désarçonnée qu'il abonde dans son sens)* ... Et vous pouvez de la même manière donner de l'éclat non seulement à votre apparence, mais à vos noms. La noblesse aussi est friande de votre argent. Vous n'imaginez pas que le duc de votre fille est un hasard ?  
*(à Tina)*

... C'est ce qu'il entend par « truquer le bilan ». Car certes nous savons, nous autres, que derrière chaque fortune et derrière chaque grand nom il y a une affaire criminelle ... *(John rit)* ... Non ? On a financé des guerres, soudoyé des hommes politiques, fait du trafic d'armes ... On a forcé des esclaves et des enfants à s'éreinter ...

*(David a un geste d'impatience)*

Mais quand l'un de nous un beau jour, par hasard, arrive dans une maison comme celle-ci et découvre un exemplaire de luxe comme ceci

...

(Maria :) *(elle montre Tina)* ... on a tout de même beaucoup de mal à garder la tête froide. On sait que le maître de maison est nécessairement un être sans imagination, sinon il ne serait pas aussi riche ... On sait qu'il ignore les grands sentiments, sinon face à cette misère, là dehors, il ne pourrait pas supporter tout ce luxe ... Mais lorsqu'on est assise en face de lui sur la terrasse de sa villa de vacances, par une soirée comme celle-ci ...

*(elle prend sa chaise, la tire tout près de Tina, s'assied, prend son verre, se rejette en arrière)*

... la mer là, en bas ... dans le parc, les cigales ... dans les mains un drink à l'exacte température qui convient ... alors on succombe tellement à son charme qu'on n'a plus la moindre perspective critique : manifestement il existe des êtres dont la perfection est telle qu'ils méritent un milieu aussi parfait, se dit-on ... Qui est-ce qui aurait encore envie de chicaner, n'est-ce pas ?

*(elle lève son verre en regardant Tina, boit et le repose sur la table)*

Malgré soi l'on commence à se demander si cette créature parfaite, avec ses traits réguliers ... sa voix mélodieuse ... ses gestes harmonieux ...

*(Tina éclate de rire)*

... son rire splendide ... si cette apparition céleste ne cache pas dans quelqu'une des nombreuses pièces de son palais son vrai visage ... Un visage dans lequel se combine la brutalité directe de l'ancêtre avec la brutalité indirecte de l'héritier ... Où la cupidité active du fondateur de la

fortune se fond avec la cupidité passive de qui en profite, pour donner l'un

de ces personnages horriblement grimaçants que pourtant, au nom du ciel et de la justice terrestre, elle devrait nécessairement être !

Tina : *(se reculant avec un rire gentil)* Délicieux ! *(se tournant vers John)* Elle a même entendu parler d'Oscar Wilde. Qu'on ne vienne plus me dire du mal des bons pères ... *(à David)* Mais peut-être devrions-nous continuer, maintenant, sinon nous allons, en plus, nous fâcher avec la cuisinière !

*(David sonne. À Maria)*

Ma chère enfant, ce sont là les arguments de laissés pour compte et d'aigris, ce sont des ressentiments ...

*(Simão entre avec une grande terrine couverte, s'aperçoit qu'il lui faut d'abord débarrasser et s'apprête à faire demi-tour)*

Ne t'en va pas ...

*(Simão s'immobilise)*

... et de l'espèce la plus moche.

*(elle se lève, prend l'assiette de Maria, se met à débarrasser systématiquement la table)*

... Les riches, les riches ... Moi aussi, je parlais comme ça, autrefois ...  
Et puis un jour on en fait partie soi-même, et on est bien obligé de

constater que la réalité est tout de même un peu différente ... Dites-moi, je ne voudrais pas être trop indiscrete ...

*(elle veut prendre l'assiette de John, mais lorsqu'elle voit la tête qu'il fait elle y renonce et prend l'assiette de son mari)*

... mais combien de millionnaires avez-vous fréquentés, chez les bons pères ?... Comment savez-vous si bien ce qui se passe en nous ... Ce que nous ressentons ... Ce que nous pensons ... ?

Maria : Très juste. Quelle prétention de ma part !... Mister Fallack : que pense un homme comme vous quand il gare une Jaguar comme celle qui est en bas devant les ateliers où travaillent ses ouvriers ? Pense-t-il : je vais montrer à ces pauvres diables quel peut être le degré de réussite d'un honnête homme dans notre société ?... La vue de cette magnifique automobile va certainement devenir pour eux un symbole d'espoir ?...

*(s'adressant aussi à Tina)*

Que pense quelqu'un qui fait équiper de barbelés et de tessons de bouteilles le mur entourant sa villa de la Côte d'Azur ? Pense-t-il : offrons donc un mystère à ces braves congés payés ? Ces murs infranchissables ne manqueront pas d'exalter mieux que tout leur imagination ?

*(s'adressant à Tina seule)*

... Et quand ensuite, à l'automne, vous êtes de retour à New York et que, dans une fourrure à cent mille dollars, vous sortez de votre shopping chez Saks pour aller prendre le thé au Plaza, en côtoyant peut-être des gens qui ne savent pas où ils passeront la nuit : que pensez-vous, alors ?

Pensez-vous : n'est-il pas merveilleux que je puisse montrer à tous ces gens simples ces magnifiques dépouilles de bêtes ? Aucun d'entre eux n'aura jamais la chance de voir l'Afrique ?

*(à John)*

(Maria :) Et qu'en est-il de ceux qui portent de grands noms ? Explique-moi, chéri : que veut dire l'homme qui te confie, entre la poire et le fromage, qu'il appartient à une « vieille famille » ?... Veut-il te dire : petit veinard, quelle chance vous avez d'avoir une famille toute neuve ?... Pourquoi quelqu'un se laisse-t-il donner son titre de comte ou de duc ?... Veut-il dire : « Ma chère, n'allez pas vous laisser éblouir par mes bonnes manières, car en vérité mes ancêtres faisaient partie de cette bande de brigands qui ignoraient les droits de l'homme, bloquaient le progrès social, exploitaient leurs paysans, fouettaient leurs valets et engrossaient leurs servantes ? »... Faut-il entendre que l'étrange attachement de notre noblesse à ses particules équivaut à une confession publique? Que c'est un louable effort pour assumer le passé criminel de toutes ces familles ?

*(à David)*

Et n'est-ce pas cette caste qui donne le ton de la musique sur laquelle nous avons à danser, nous autres, autant que possible ? Car le degré de respect, d'égards, de politesse, de révérence que nous vous devons - les bonnes manières, le bon genre -, ce sont eux qui le connaissent le mieux : car enfin ce sont eux aussi qui ont eu la bonne éducation !... Est-ce la raison profonde pour laquelle l'argent récent et la noblesse ancienne se complètent si harmonieusement ? Parce que les uns fixent les règles qui donnent aux autres la conscience de faire malgré tout les choses convenablement ?... Car il est convenable d'appeler son domestique par son prénom ...

*(elle prend la terrine des mains de Simão)*

... pourvu qu'il réponde toujours en disant « Mister Fallack » !

*(elle flanque la terrine sur la table devant David)*

... Il est convenable de coller des gants blancs à un jeune garçon ...

*(elle ôte à Simão ses gants blancs)*

... pourvu qu'en réponse il ne colle pas à « Madame » un bonnet blanc...

*(elle dispose les gants sur la tête de Tina et recule d'un pas. Tina les enlève en souriant et les tend à Simão)*

Mais justement : voilà. Les hiérarchies sont nécessaires. Grands Dieux, où irait-on, sinon ?

*(elle s'est placée derrière John)*

... Et lorsqu'on n'est pas très sûr qu'on aura envie de réinviter quelqu'un, le mieux c'est de lui coller entre les mains un couvert à homard !

*(comme John se cramponne rageusement au couvert en question, elle lui prend les mains et les plaque sur la table)*

John : *(se levant brusquement)* Merci ! Je te remercie, ma chérie ! Sans doute ignorais-tu l'importance que cette soirée avait pour moi ? Sans doute avais-je oublié de te mettre au courant ?

*(il jette sa serviette aux pieds de Maria et descend à grands pas dans le parc)*

Tina : John ! Mais John, ne partez pas ! (à David) Un Lion, je te l'avais bien dit !  
(avec un regard dédaigneux vers Maria) Pour une broutille ! (elle suit  
John dans le parc)

(Silence total. Simão reste planté là, fasciné, et David lui fait signe de  
disparaître ; il sort. Maria est allée à la balustrade, on sent qu'elle est  
émue. David commence par hésiter, puis va se mettre à côté d'elle)

David : (après un assez long silence, très ironiquement) Eh bien - enfin seuls !

Maria : (sans le regarder) Je vous déteste.

David : Je sais. (il lui prend la main et la porte à ses lèvres)

Noir

## DEUXIÈME ACTE

*Une heure plus tard.*

*Il fait nuit, l'éclairage est allumé sur la terrasse. Les chaises et la table du dîner ont disparu, les deux chaises longues et la table basse se trouvent à présent au milieu. Des haut-parleurs invisibles diffusent de la musique classique, et l'on entend par moments des bruits d'eau venant de la piscine.*

*Simão attend près de la balustrade, tenant le peignoir de bain de David.*

Simão : *(brandissant le peignoir)* Houhou !... Mr. Fallack !...

*(Au bout d'un moment, David arrive du parc, en maillot de bain. En marchant il s'essuie avec un drap de bain, qu'il tend à Simão pour qu'il lui frotte le dos.*

*Maria survient, sortant de la maison, et reste à distance, hésitante. Elle porte de nouveau son jean déchiré, mais l'accroc au genou a disparu)*

David : *(l'apercevant)* Ah. Notre calamité rentre chez elle ?

Maria : Je n'arrive pas à ouvrir le portail. Et dans la maison je ne trouve ni votre femme ni la cuisinière.

David : *(à Simão)* Françoise est déjà partie ?

Simão : Oui, Mr. Fallack.

David : Votre compatriote vous ouvrira. La cuisinière rentre dormir chez elle, et ma femme aura sans doute accompagné votre... fiancé à l'hôtel. Mais vous voulez vraiment partir déjà ? Je veux dire : nous étions en pleine conversation ? *(l'expression fait rire Maria, ce que David enregistre avec plaisir)* Vous n'avez pas envie de vous baigner ?

Maria : Me baigner ?

David : C'est l'heure où c'est le plus agréable ! Demain vous serez de retour à Londres, et vous regretterez.

*(Simão a fini de le frictionner et lui tend le peignoir)*

Maria : J'aimerais mieux rentrer.

David : *(en mettant le peignoir)* Mais vous prendrez bien encore un verre ?

Maria : Il faut que je m'en aille, vraiment.

David : Simão, qu'est-ce qu'on boit, chez toi ?

Simão : *(étonné)* Chez moi ?

David : Pas chez toi, imbécile. Qu'est-ce que vous buvez, au Brésil ?  
*(impatiemment)* Mets-toi au bar et trouve une idée !

*(Simão sort)*

David : *(nouant la ceinture de son peignoir)* Asseyez-vous donc.

*(Maria s'assoit au bord d'une des chaises longues)*

*(David montre du doigt son genou)* Où est le trou ?

Maria : *(remarquant seulement que la déchirure a été recousue)* Une bonne fée a dû faire une reprise.

David : Mon personnel est tout de même plus efficace que je ne le dis toujours.  
Dommage : ça vous allait bien.

*(Maria découvre sur son genou gauche un endroit qui, en tirant un peu dessus, se déchire. David recule d'un pas et la regarde d'un œil critique)*

Je ne sais pas pourquoi, je trouve qu'à l'autre genou ça avait quelque chose de plus séduisant ... Vous fumez ?

*(il lui tend son étui à cigarettes, elle refuse d'un geste. Il allume une cigarette)*

Est-ce que la musique vous dérange ?

*(bien qu'elle fasse 'non' de la tête, il prend la télécommande et baisse le son)*

... Ce ne serait pas impossible : Mozart, cette mascotte de la grande bourgeoisie, n'est-ce pas ? ... Dites-moi : est-ce qu'il n'y a pas là une forme de justice ? À l'époque nous l'avons laissé crever comme un chien, et aujourd'hui nous en redemandons !... « Toutes ces œuvres magistrales dont nous sommes privées par sa mort prématurée ! » gémissent nos femmes après chaque concert ... Et nous autres hommes, savez-vous pourquoi nous apprécions tant ce compositeur?

Maria : Non.

David : Parce qu'il ne nous dérange pas dans nos calculs ... Ce qu'on a, ou qu'on pourrait avoir, ce qu'on a obtenu et ce qui manque encore : on peut tranquillement réfléchir à tout cela, sur du Mozart. Il donne des ailes à nos pensées, sans pour autant ôter aux situations leur côté sérieux ... Il nous rend optimistes sans nous faire perdre le sens des réalités ... En écoutant un concerto de Mozart, les gens comme nous ont beau être

absorbés dans leurs additions, soustractions et divisions, cette musique magique met toujours un certain sourire sur nos visages.

Maria : C'est du Schumann.

David : ... Impossible.

Maria : Concerto pour piano et orchestre en la mineur.

David : Vous êtes sûre ?

Maria : Oui.

David : Tout à fait sûre ?

Maria : Allez vérifier !

David : *(riant)* Vous êtes tout de même tombée dans le piège. Vous nous méprisez tellement que ce serait à vos yeux trahir le peuple que d'avouer que nous aurions le moindre point commun, c'est ça ? ... Et naturellement, tout à l'heure, vous saviez aussi qui est Somerset Maugham !

Maria : *(après une hésitation)* Je connais *Le Fil du rasoir*.

David : Vous devriez lire ses nouvelles, c'est ce qu'il a fait de mieux.

Maria : Est-ce qu'il les a écrites dans son petit château rose, là-bas ?

David : D'après votre théorie, ce serait impossible.

Maria : D'après ma théorie ?

David : Un créateur qui gagne des millions sans aussitôt les distribuer devrait être aussi dénué d'imagination que n'importe quel autre homme d'argent. À moins que votre loi ne s'applique pas aux créateurs ?

Maria : Je n'ai plus envie de me disputer avec vous.

David : Mais nous ne nous sommes pas disputés ! Vous avez dit ce que vous pensez des gens comme moi, et je vous ai écoutée avec beaucoup d'attention. Et c'est fort bien ainsi : après tout, on n'a pas tous les jours l'occasion de croiser un ennemi de classe de ce côté-ci du système d'alarme. Surtout un ennemi de classe aussi joli !... C'est d'ailleurs un aspect du problème : si les pauvres étaient un peu plus mignons, peut-être qu'on se laisserait parfois attendrir, nous autres. Mais vous l'avez dit vous-même : c'est un cercle vicieux ! Comment voulez-vous que les basses classes aient de beaux enfants, quand les nababs de mon genre fauchent les plus belles filles ?

Maria : Je ne voulais pas vous blesser.

David : Mais vous n'y pensez pas ! Pour être blessé, il faudrait d'abord que j'aie des sentiments ! La seule chose qui m'ait un peu étonné, c'est votre manque de curiosité ... Je veux dire : vous n'avez pas de questions indiscretes à poser ? *(il fait un geste circulaire)* Est-ce que tout est exactement comme vous l'imaginiez dans vos cauchemars prolétariens ?

Maria : *(tout en le toisant du regard)* Tout sauf la musique. Ce que je voyais était un film muet. Et vos terrasses étaient peuplées de gangsters en smoking.

David : *(arrétant la musique)* Vous éludez la question.

Maria : *(hésitant)* Je ne comptais peut-être pas trouver ce musée, à l'intérieur ... Ni tous ces trucs sous les arbres.

David : Mais l'art est un placement des plus sûrs.

Maria : Quand on s'y connaît.

David : Pour régler ce problème, il y a les experts. Nous autres collectionneurs, il suffit que nous sachions faire un chèque. Et puis nous avons besoin de ces tableaux, ne serait-ce que pour la décoration : sur nos centaines de murs, il faut bien accrocher quelque chose. Quant aux sculptures, c'est encore le moyen le plus intelligent de marquer la différence entre un parc privé et une forêt publique.

Maria : Et puis ça vous sert aussi de camouflage. *(comme il semble ne pas comprendre)* La meilleure façon de dissimuler aux domestiques que leurs patrons sont sans imagination ni esprit, c'est de coller aux murs des toiles incompréhensibles.

David : *(s'amusant de plus en plus)* Ensuite, l'art nous pose, socialement ! Comment faire entendre autrement à nos invités fortunés que nous sommes du même monde ? Nous ne pouvons tout de même pas épinglez nos bilans sur notre porte !

Maria : De là découle ensuite que l'art a une fonction de code secret ... Quand on est des vôtres, ou qu'on voudrait en être, on est censé pouvoir identifier un peintre sans avoir à se mettre le nez sur la signature.

David : Mais, d'un autre côté, il ne faut pas que ça devienne trop difficile. Car moi, propriétaire du tableau, il n'est pas question que je compte sur l'imagination de mes invités : s'ils avaient de l'imagination, ils ne

passeraient pas ma porte, puisque ils ne seraient pas riches ... À la vue d'un tableau, il faut que mon visiteur puis s'écrier aussitôt « Ah, un Miro ! » ou bien « Oh, un Chagall ! »

*(Maria rit)*

Et avez-vous songé aux conséquences pour l'artiste ?

Maria : ... C'est que, pour devenir célèbre, il est obligé de continuer indéfiniment à peindre ce qui lui a valu ses premiers succès ?

David : Exactement. Plus il se copie lui-même avec ténacité, plus il nous est facile, à nous autres riches, de reconnaître ses tableaux. Sa renommée croît, ses prix montent, le commerce de l'art le chouchoute, la critique encense son "style inimitable" - Ce qui signifie ?...

Maria : Que vous, les riches - les gens les plus dépourvus d'imagination - vous décidez à coup de carnets de chèques du destin de ceux qui en profitent le plus : vous prostituez l'art et les artistes !

David : Bien !

*(Simão est entré, portant deux verres pleins avec des pailles et des petites ombrelles, et il profite de l'interruption pour faire remarquer son œuvre. Le dialogue en portugais qui s'engage entre Maria et lui est rapide, léger et gai)*

Simão : *(à Maria)* A bebida ...

Maria : Ah ! *(prend le verre, aspire avec la paille)* Hm ... Hm !...

Simão : *(fier)* A senhora gosta ?

Maria : Gosto, gosto ! O que é ?

Simão : Adivinha.

Maria : (*goûtant*) Limao ?

Simão : Sim senhora. O que mais ?

Maria : (*goûtant*) ... Figo ?

Simão : Muito bem ! O que mais ?

Maria : (*goûtant*) ... Cerveja ?

Simão : (*riant*) Nao tem cervaja, nao !

Maria : (*goûtant*) ... Campari ?

Simão : Frio !

Maria : (*goûtant*) ... Xeres ?

Simão : Mas frio ! Gelado !

Maria : (*goûtant*) ... Brandy ?

Simão : Quente !

Maria : (*goûtant*) ... Aguardente ?

Simão : Mais quente !

Maria : (*goûtant*) ... Aguardente de figo ?

Simão : Queima !

*(ils rient tous les deux)*

Maria : Você inventou ?

Simão : Sim, senhora.

Maria : Sim, Maria : Eu sou Maria !

Simão : Sim, senhora. (*montrant David*) E o Mr. Fallack ?

Maria : (*à David*) Il faut goûter, au moins !

*(David goûte, fait la grimace, Maria et Simão rient)*

David : Apporte-moi un scotch !

Simão : (*à Maria*) Apporte-moi un scotch !

*(il rentre dans la maison en secouant la tête et en riant)*

David : Ou bien aurais-je dû aller le chercher moi-même ? Et quand il reviendra, ne devrions-nous pas l'inviter à s'asseoir avec nous ? Ce soir, je ne voudrais surtout plus faire de gaffe !

Maria : Je finis mon verre et je rentre à l'hôtel. Vous vous retrouveriez assis en tête-à-tête avec lui !

David : À votre place, je ne retournerais pas encore à l'hôtel.

Maria : ... Que voulez-vous dire ?

David : La seule chose que ma femme fasse très systématiquement, c'est de me tromper : avec tout le monde.

Maria : *(stupéfaite)* Vous pensez que si j'entrais maintenant dans notre chambre ... ?

David : *(ne pouvant s'empêcher de rire)* Elle n'est tout de même pas en manque à ce point-là ! Mais s'ils sont tombés d'accord, sans doute va-t-elle bientôt venir chercher sa voiture. Ils iront vraisemblablement à Monte Carlo ... Peut-être qu'aujourd'hui ce sera Nice, qui sait ? Il paraît que les lits du Negresco sont les plus confortables à la ronde. *(la regardant)* Vous n'allez pas fondre en larmes ?

Maria : *(d'une voix mal assurée)* Peut-être qu'elle est déjà venue prendre sa voiture ? Peut-être qu'on ne l'a pas entendue ? Je veux dire, avec la musique, et tout ...

David : *(lui caressant paternellement la tête)* Ne vous en faites pas : j'ai mis cette Jaguar bien trop coûteuse au milieu de l'allée, ma femme ne pourra pas passer. Il faudra de toute façon qu'elle vienne me demander les clés.

Maria : *(essayant de rire)* Vous avez l'intention de lui faire une scène ?

David : J'ai pensé que ce serait plutôt l'occasion pour vous. Ma femme contrôle sans doute mal ses pulsions, mais elle n'est pas méchante. Si vous lui dites très nettement de le laisser tranquille, elle le fera.

Maria : Il est libre. Il m'a envoyée promener, non ?

David : On ne peut guère lui en faire grief.

Maria : Ai-je dit que c'était de sa faute ?

David : Dites plutôt que c'est de la mienne ... Peut-être ai-je manifesté un peu trop clairement qu'une femme comme vous pourrait lui poser un problème de carrière ?

Maria : *(avec un rire incrédule)* Et vous pensez qu'après cette mise en garde, il aurait voulu se débarrasser de moi aussitôt, sous vos yeux ?

David : L'occasion était bonne !... Pour leur carrière, les hommes comme lui feraient bien d'autres sacrifices. Et c'est ce qui les rend si séduisants, pour nous autres. Sur leur absence de scrupules, on peut bâtir des empires.

Maria : ... Mais dans ce cas, elle serait plutôt pour lui quelqu'un à éviter ?

David : Ma femme ? Dans les circonstances actuelles, il pourrait aussi voir en elle sa dernière carte.

Marie : Est-ce la cas ?

David : *(riant)* Mais non. Seulement elle se gardera bien de le lui dire.

Maria : ... Vraisemblablement, il serait même l'homme qu'il lui faut ? *(avec des larmes dans la voix)* Je veux dire maintenant ... que je ne suis plus là ... *(bref sanglot)*

David : *(lui tendant son mouchoir)* Et en plus, vous êtes fair play !

Maria : *(essuyant ses larmes et tentant de rire)* Mes copines me l'enviaient tellement !

*(Simão apporte son scotch à David)*

David : *(s'assied sur la chaise longue libre, lève son verre)* Santé ... Comment dit-on chez vous ?

Maria : *(lui rendant son mouchoir et levant son verre)* Saúde.

Simão : *(tout joyeux)* Saúde e beleza !

*(David lui lance un regard, Simão rentre dans la maison)*

Maria : *(au bout d'un moment)* Pourquoi l'avez-vous épousée ?

David : Elle était belle.

Maria : Et pourquoi la gardez-vous ?

David : Elle était très belle, la concurrence était très forte. Et cela correspond à peu près au contrat qu'elle a maintenant avec moi : un divorce me reviendrait cher.

Maria : *(ne peut s'empêcher de rire)* Vous êtes à ce point attaché à l'argent ?

David : Vous êtes drôle. Je suis un homme d'affaires ! Est-ce que vous demanderiez à un maître-nageur s'il est attaché à l'eau ?

*(ils restent un moment silencieux, calés dans leurs chaises longues, chacun son verre à la main)*

Mais, Dieu merci, vous allez abolir tout ça ! Les belles, aux pauvres. Les diplômés, dans les fermes. Les théâtres, dans les usines. Les femmes de ménage, aux concerts ...

Maria : *(ne peut s'empêcher de rire)* Le socialisme de grand-papa ... J'ai lu quelque part que le Mur de Berlin était tombé.

David : Vous le reconstruisez déjà. Et vous repartirez pour un tour : vous vous dites qu'il suffira de quelques petits millions de morts, et notre globe brillera enfin dans la lumière radieuse de la Justice absolue.

Maria : Je ne crois pas à la violence.

David : Ah bon ? Alors comment ferez-vous pour mettre la main sur le fric ? Vous allez faire la morale à ces braves riches ? En appeler à leur conscience ?

Maria : Si vous en aviez une, vous ne seriez pas riches.

David : ... Dites-moi, ça m'intrigue depuis longtemps : à partir d'où la richesse commence-t-elle à être immorale ? Lorsqu'on a dix dollars de plus que ce dont on a absolument besoin ? À partir de dix mille ? De dix millions ? Et ce petit mot « absolument », comment l'avez-vous défini ? Est-ce que, avec cinq francs en poche, quelqu'un comme le Christ ne se serait pas déjà senti crapule ? Selon ces critères, il y a longtemps que

vous faites vous-même partie des bandits. En plus, vous êtes séduisante : comme nous savons, cela équivaut à un chèque en blanc !

Maria : On peut condamner la richesse, pas la beauté.

David : Vous pourriez vous estropier un peu, vous ressembleriez aussitôt davantage à vos chères travailleuses. *(comme elle le regarde avec surprise)* Grand Dieu, surtout pas ! Vous seriez capable de le faire ! ... Alors, combien faut-il pour que ce soit trop ?

Maria : *(avec un geste circulaire)* Il faut ça, par exemple. Surtout quand on pense que vous devez avoir encore plusieurs résidences de ce genre, non ?

David : Allons, une diplômée de science éco comme vous ... Vous ne voulez pas poser des questions un peu plus concrètes ?

Maria : Eh bien soit : à combien se monte votre fortune ? Votre fortune personnelle, car les usines servent de toute façon à préserver des emplois, et donc à un but louable, non ?

David : Disons un milliard ou deux.

Maria : *(avec un sourire incrédule)* On gagne tant que ça, avec des téléviseurs ?

David : Quand on est "créatif" ?

Maria : Dans quelle devise ? Livre ? Dollar ? Yen ?

David : Vous choisissez. ... Alors ?

Maria : Alors quoi ?

David : Votre stratégie. Comment feriez-vous pour nous le faucher ?

Maria : À force de patience. À petits pas, tout petits. Il ne faut surtout pas que vous preniez peur : on a vu où ça menait ! La prochaine fois, nous essaierons de faire ça en douceur.

David : Voilà ce que j'appelle un concept !

Maria : Des solutions existent. Des modèles existent ... Une politique de l'imagination nous mènera automatiquement à une économie pour les faibles.

David : Ma chère enfant, mais ce sont des phrases ! C'est ça qu'on vous a appris, dans votre université ?

Maria : Est-ce que, oui ou non, c'est faire preuve d'imagination que d'exploiter de plus en plus sauvagement les pauvres comme vous le faites ?

David : (*amusé*) Parce qu'un jour ils se vengeront ? ... Mais qu'est-ce qui se passerait si aujourd'hui, par exemple, je renonçais à créer cette filiale au Brésil ? Bon, ce ne serait pas une catastrophe en soi. Mais, plus généralement, admettons que je renonce du jour au lendemain à produire dans des pays où les gens sont dans une telle misère que je les fais travailler pour l'équivalent d'un pourboire ? Premièrement : nos coûts de production augmenteraient. Deuxièmement : nous ne pourrions pas nous maintenir sur le marché international. Troisièmement : notre groupe serait fichu ... Moi personnellement, cela me serait un peu égal. Comme vous voyez, j'ai pris mes précautions. Mais - quatrièmement - vingt mille personnes qui n'ont que ça pour vivre perdraient leur salaire. Et ma part de marché - cinquièmement - serait

reprise par quelqu'un qui ferait exactement ce que vous prétendez m'interdire maintenant. - Il n'y a pas de solution.

Maria : Si.

David : Pas dans cette branche.

Maria : Justement là. Justement avec des gens comme vous : vous auriez le pouvoir d'imposer les nouvelles idées. Et si elles étaient couronnées de succès - et avec vous, elles le seraient -, les autres ne tarderaient pas à les imiter. *(elle se redresse sur sa chaise longue)* Si seulement vous vouliez ! Vous pourriez lancer une morale toute nouvelle ! Vous pourriez changer le monde !

David : *(riant)* Là, vous me surestimez énormément : moi je ne connais pas la formule magique.

Maria : *(se laissant retomber sur la chaise longue)* Moi si ! Si j'étais à votre place, je saurais ce qu'il y a à faire !

David : *(la regardant d'un air attendri et amusé)* Nous voilà bien ! Une nouvelle Jeanne d'Arc. La Sainte Jeanne de l'économie de marché !... Dites-moi tout : c'est pour ça que vous avez promis votre main à cet O'Connor si dynamique ? Avec l'intention de socialiser ma boîte derrière son dos ?

*(il laisse glisser sa main jusqu'à elle et se met, comme distraitement, à jouer avec les cheveux de Maria. On entend une voiture klaxonner en bas)*

Tiens, qu'est ce que j'avais dit ? Madame a besoin de sa BMW ... À moins que ce ne soit de la Jeep ? *(il se lève et va à la balustrade)* La Mini ! Fichtre ! C'est la nuit de la discrétion !

Maria : *(avec un rire incrédule)* Vous avez trois voitures en bas, dans le garage ?

David : Il faudrait ajouter la Bentley. Et puis justement la scandaleuse Jaguar.

Maria : Comment peut-on vivre comme ça ?

David : *(levant son verre)* C'est pourtant bien agréable ?

Maria : Est-ce que vous voulez dire que c'est le juste salaire d'un travail exceptionnel ? Le triomphe de la compétence sur la nullité ?... Avez-vous envie de calculer devant moi ce que donnerait la distribution de votre fortune aux affamés, à savoir même pas un repas chaud pour chacun ?

David : Là, pour le coup, vous me sous-estimez. Mais vous-même, calculez un peu : savez-vous combien il y a d'heures de travail dans une Jaguar ?

Maria : *(riant)* Heures de travail ! Emplois ! Le sacro-saint alibi pour toutes les sortes de cochonneries !

*(Simão arrive du parc)*

David : Mais oui. Car si je suis maintenant particulièrement cochon, et que par exemple je flanque mes mégots par terre ... *(il prend le cendrier et fait ce qu'il dit)*, je permets à quelqu'un comme lui *(il montre Simão)* de se baisser pour les ramasser, contre rémunération. *(comme Simão croit que c'est un ordre)* Pas maintenant. Qu'est-ce qu'il y a ?

Simão : La Missis veut clés Jaguar.

David : *(brusquement furieux)* Dis-lui qu'elle vienne me les demander !

*(Simão effaré retourne dans le parc)*

... Même si cela ne nous faisait aucun plaisir de vivre comme nous vivons, nous devrions faire ce sacrifice à cause de vous !

Maria : Nous faire nettoyer vos saletés ? Posséder une douzaine de maisons ? Des terrains de tennis, des chevaux de selle, des avions, des yachts ? L'idée ne vous est jamais venue qu'on peut déléguer non seulement son travail, mais aussi sa consommation ? Achetez-vous une voiture de moins, et donnez la somme ainsi économisée à ceux qui ne peuvent même pas se payer un vélo ! Le PNB se fiche que le chiffre d'affaires provienne d'une Jaguar ou de trois mille vélos !

David : Faux. Si je ne m'achète pas de Jaguar, un jour viendra où il n'y aura plus un vélo pour vous.

Maria : *(rit)* Cher M. Fallack, vous oubliez que je suis dans ma spécialité. En théorie économique, je suis peut-être même un peu plus calée que vous !

David : Théorie économique ! Mais voyons, vous êtes les victimes d'un gigantesque cartel de propagande : vos curés et vos profs d'université progressistes vous ont tout simplement un peu trop bien éduqués !

*(en bas, le message de David a déclenché une série de furieux coups de klaxon)*

*(il va à la balustrade) Silence ... !*

*(les coups de klaxon continuent, expliquant en partie la fureur qui le gagne de plus en plus)*

(David :) ... Consommer moins, mais comment donc ! Se limiter ! - C'est au contraire notre cupidité qui, pour l'instant du moins, maintient un peu

tout ça debout ! C'est elle, la force qui malgré tout découvre sans cesse de nouveaux marchés, de nouveaux produits, de nouvelles astuces pour les écouler ... et qui crée ainsi des emplois permettant à une partie au moins d'entre vous de survivre ! Vous nous calculez toujours combien de gens nous laissons crever de faim, mais combien de gens nous nourrissons, ça vous ne le calculez jamais ! ... Est-ce notre faute, peut-être, si nous n'arrivons pas à fournir ? « Croissez et multipliez » : pourquoi ne chassez-vous pas ceux qui vous prêchent cela ? À quoi vous servent ces gens-là ? À avoir l'illusion que les hommes sont bons - et que par conséquent c'est une bonne chose que d'en faire ! À vous bercer de la promesse que, dans un monde ultérieur, vos enfants seront plus heureux !

*(le klaxon s'est tu)*

... Mais oui : chaque fois que je m'assied dans ma Jaguar, je fais une bonne action ! Car je suscite des rêves ! J'éveille des désirs ! Je sème l'envie ! Je cultive la concupiscence !

*(Tina arrive du parc, elle a passé sur sa robe un manteau léger de couleur claire, elle porte un petit sac à l'épaule)*

... Votre O'Connor, après cette soirée, va rêver sans cesse d'une villa comme celle-ci. D'un parc. D'une terrasse comme ça. *(montrant Tina)* D'une femme comme la mienne ... Pour y arriver, il donnera tout, et sacrifiera quiconque se trouvera sur son chemin. Pour y arriver, non seulement il vous épuisera, mais il se crèvera lui-même. Or, c'est justement de cela que vous dépendez : les hommes comme lui sont les révolutionnaires dont vous avez besoin. Qu'ils soient insatiables, c'est en effet votre seule chance !

Tina : *(applaudit brièvement, puis dit à Maria)* D'habitude, il ne parle comme ça que devant le personnel réuni !

David : Qu'est-ce que tu veux ?

Tina : *(les regardant tour à tour d'un air amusé)* Entre-temps, on dirait que vous vous entendez à merveille ?

David : Qu'est-ce que tu veux ?

Tina : Te demander le plus aimablement du monde de déplacer ta voiture : je ne peux pas sortir.

David : Tu sors à cette heure-ci ?

Tina : Juste un petit tour. Peut-être que je passerai voir les Newman, je ne sais pas encore. Une nuit si merveilleuse ... *(elle montre le ciel)* Vous avez vu cette lune ? Ou étiez-vous trop occupés ? *(comme David, au lieu de lever les yeux, la regarde fixement)* Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis trop habillée ?

David : Tout dépend de ce que tu vas devoir enlever.

Tina : Tu deviens vulgaire, chéri. L'âge, sans doute ?

David : Ce n'est pas exclu. Depuis quelque temps, mon estomac me tracasse : tu me donnes la nausée.

Tina : *(à Maria)* Délicieux. *(à David)* Alors, tu déplaces ta voiture, ou tu me donnes la clé ?

*(David, sans un mot, va vers le parc)*

(Tina :) Une petite scène de ménage, je suis désolée.

Maria : Je vous en prie.

Tina : C'est l'inconvénient d'être mariée à un homme nettement plus vieux. Un inconvénient parmi d'autres. On veut faire un petit tour en voiture, tout à fait innocent, et déjà on est soupçonnée.

*(on entend une portière qui claque et des pneus qui crissent sur le gravier)*

... Au fait, votre fiancé est terriblement furieux. Je l'ai bien accompagné jusqu'à la porte de l'hôtel, mais sûrement qu'il est depuis longtemps dans quelque boîte, à noyer son chagrin.

Maria : *(riant poliment)* Ça lui ressemblerait assez.

Tania : Les hommes !

*(on entend un bref coup de klaxon, puis une portière)*

Eh bien voilà : la cage est ouverte, le petit oiseau a le droit de sortir ...  
Voulez-vous que je vous dépose ? C'est sur mon chemin.

Maria : Je préfère rentrer à pied. C'est vraiment une nuit magnifique. Demain je serai de nouveau à Londres !

Tina : Et vous devrez faire une croix sur le clair de lune, c'est ça ?

Maria : Ça ne m'étonnerait pas.

Tina : *(lui tendant la main)* Eh bien alors ...

Maria : *(lui serrant la main)* Amusez-vous bien.

Tina : Et vous trouverez le chemin ?

Maria : Avec cet éclairage !

*(Tina s'éloigne, mais se retourne encore en haut des marches)*

Tina : Scorpion !

Maria : *(riant)* C'est lui qui vous l'a dit !

Tina : Vous n'avez qu'à lui demander. - Quel jour ?

Maria : Le 2 novembre.

Tina : *(vraiment fière)* Vous voyez ?

Maria : Que savez-vous encore sur moi ? Est-ce que je vais me marier avec un Irlandais beau garçon ?

Tina : Vous êtes comme mon mari. L'astrologie est une science, ma chère ...  
La prochaine fois ! Qui sait, peut-être ferai-je même votre horoscope ?  
Vous m'intéressez !

Maria : *(amusée)* Est-ce que je reviendrai ?

Tina : *(baissant la voix)* J'ai promis à John de parler à mon mari. Mais d'abord il faut vous réconcilier, vous deux ... Et ne plus être aussi revêche ! Vous n'y pouvez rien, je sais : esprit de contradiction. C'est le trait dominant des Scorpions !

*(Elle s'en va. On entend s'éloigner une voiture. Maria se lève, examine avec curiosité et non sans plaisir le décor qui l'entoure, va finalement à la balustrade, regarde le ciel nocturne. David sort de la maison. Il s'est changé, il porte un pantalon blanc et un pull de tennis léger, il apporte un deuxième pull-over pour Maria)*

Maria : Je n'ai pas froid, merci.

David : *(pose le pull sur la chaise longue de Maria)* Plus tard, peut-être.

Maria : Mais j'ai le droit de rentrer, à présent ? *(il ne dit rien)* ... Votre femme n'a pas tort : une nuit sensationnelle. *(comme il prend la télécommande et éteint l'éclairage)* Qu'est-ce que vous faites ?

David : Je coupe l'éclairage pour que vous la voyiez mieux.

*(Comme si les yeux s'habituaient à un vrai clair de lune, la scène va s'éclairer peu à peu)*

Maria : ... Quelle lune !

David : *(maintenant debout près d'elle)* Elle en rajoute un peu.

*(Maria, qui le regarde par côté, ne peut s'empêcher de rire)*

Qu'y a-t-il de si drôle ?

Maria : Votre façon de regarder le ciel : vous le regardez comme un bilan !  
*(après un silence)* C'est comment, quand on est si riche ? Je veux dire : comment c'est vraiment ?

David : Pour le coup, voilà une vraie question.

Maria : N'est-ce pas ? - Alors ?

David : Laissez-moi réfléchir !... Comme un solde négatif... Imprimé sur papier à la cuve, en caractères d'or.

Maria : Une perte ?

David : Voilà le mot.

Maria : Et de quoi ?

David : Ah, qu'est-ce qu'on a perdu ... Ce doit être sans doute la prétendue « âme » ?

Maria : Est-ce que le phénomène est réversible ?... Est-ce qu'on peut la rattraper, éventuellement ?

David : Comment voulez-vous que je le sache ? - Un petit morceau.

Maria : Combien ?

David : En pourcentage ?

Maria : Oui.

David : Zéro virgule deux ?

Maria : Zéro virgule deux !

David : Dans le meilleur des cas.

Maria : ... Ce n'est pas beaucoup.

David : Exact.

Maria : (*après un silence*) Et comment constate-t-on que l'âme est partie ?

David : Lorsqu'on a droit à ce qu'il y a de plus excitant en toutes choses, et que néanmoins l'on ne ressent rien. En gros, la faculté de plaisir des gens de mon espèce doit se situer au niveau des plantes carnivores : ce qui passe à portée est absorbé - quand on n'absorbe plus, on n'est plus là. - Satisfaite ? Crime et châtement dans un seul paquet-cadeau : cela devrait tout de même vous reconforter ?

Maria : Est-ce qu'il ne serait pas plus reconfortant que tout ce gâchis vous rende au moins heureux ?

David : (*secouant la tête*) ... Quand nous disons que nous serions tout aussi heureux sans argent, on devrait absolument nous croire.

Maria : (*riant*) Mais alors, pourquoi ne le donnez-vous pas ? !

David : Parce qu'en tous cas nous avons sur vous un avantage d'avance : c'est que le respect, la courtoisie, l'amitié, l'amour, tout cela nous savons qu'on peut l'acheter.

Maria : Vous commencez par nous affamer, et ensuite vous vous plaignez qu'on puisse nous avoir pour un sandwich !

David : Je vous parle du résultat : qui est-ce qui nous sourirait encore, une fois que nous nous serions défaits de notre argent ?

Maria : Tous les êtres humains ne sont pas à vendre.

David : Cela reste encore à prouver.

*(Il s'est mis derrière elle et, d'un geste calme qui paraît presque sans émotion, il lui met ses deux mains sur les seins - elle le laisse faire avec la même tranquillité)*

(David :) Restez cette nuit.

Maria : Vous voulez vous venger ?

David : Me venger ?

Maria : De votre femme.

David : *(ne peut s'empêcher de rire)* Quelle idée !

Maria : ... Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais maintenant aller me glisser entre vos draps ?

David : Il ne s'agit pas de ça ... Ou peut-être que si, quand même. Disons : pas en priorité.

Maria : De quoi pourrait-il s'agir, sinon ?

David : Je ne sais pas ... Vraiment : je n'en ai aucune idée. Restez, tout simplement, et nous verrons bien. Je vous invite, le plus courtoisement du monde, à passer au moins une partie de cette radieuse nuit de lune

ici, avec moi, sur la terrasse. Et ne serait-ce que pour causer de la fourberie du grand capital ... Quand vous en avez assez, vous allez au lit. Avec moi. Sans moi. C'est vous qui décidez.

Maria : C'est impossible. Vraiment : je ne peux pas rester.

David : Est-ce qu'il va falloir, en plus, que je vous achète ?

Maria : Je ne suis pas à vendre.

David : Tout le monde l'est. C'est ...

Maria : *(finissant la phrase pour lui)* ... uniquement une question de prix. *(ils rient)*  
Pas moi.

David : Voulez-vous que je vous teste ?

Maria : *(riant)* Si ça vous fait plaisir ?

David : Allons-y. - Quelle monnaie ?

Maria : Pas le cruzado.

David : Que diriez-vous de la livre britannique ? Puisque demain vous reprenez l'avion pour Londres ... - Cent mille ?

Maria : Vous commencez si haut ?

David : Il faut que je commence par susciter votre bienveillance par un compliment ? ... Non ?

Maria : *(ne peut s'empêcher de rire)* Non.

David : ... Un quart de million ?

Maria : De livres ? !

David. De livres. ... Vous pourriez les distribuer aux pauvres ?

Maria : Faites-le vous-même !

David : Vous refusez ?

Maria : *(riant)* Refusé.

David : ... Vous savez que je parle sérieusement ?

Maria : Je n'en doute pas.

David : ... Un demi million ? *(elle rit)* ... Un million. *(elle rit)* ... Un million de livres sterling pour trois heures de conversation - et vous n'acceptez pas ? Attendez, ça fait un salaire horaire de...

Maria : Trois cent trente trois mille trois cent trente trois livres.

David : ... et trente trois pence. Vous êtes sûre de ne pas vouloir.

Maria : Sûre à cent pour cent.

David : ... Le poste. *(comme elle ne réagit pas)* Je vous offre le poste.

Maria : *(on sent qu'elle a compris depuis longtemps)* Quel poste ?

David : Vous m'avez bien compris : je vous offre la direction des usines à créer au Brésil.

Maria : *(elle lui fait gentiment écarter les mains de ses seins et se retourne vers lui)* Vous n'avez pas toute votre tête, n'est-ce pas ?

David : *(sérieusement)* Je voudrais que vous acceptiez cette fonction.

Maria : Mais il faut que vous soyez fou !

David : Eh-eh.

Maria : ... Comment en serais-je capable ?

David : Vous l'êtes.

Maria : Vous vous moquez de moi.

David : Ce serait une plaisanterie très bête. Et comme vous n'êtes pas tombée sur la tête, vous avez compris depuis longtemps.

Maria : Mais je n'ai pas la moindre expérience ! J'ai un tas de théories dans la tête ... *(comme si c'était l'argument providentiel)* Je n'ai même pas la télévision !

David : Tout ça peut changer. - Vous suivrez naturellement une formation.

Maria : Cela prendrait des années.

David : Une, seulement. Dans douze mois, vous saurez ce qu'il faut savoir. Et puis je vous entourerai de quelques uns de mes meilleurs spécialistes...

Il ne faut d'ailleurs pas surestimer le big business : si c'était aussi difficile qu'on le fait croire, il n'y aurait pas autant d'imbéciles dans de hautes fonctions ... Alors quoi ? Est-ce que vous vous seriez vantée ? Vous m'avez défié ! Vous dites que vous connaissez la solution ! Eh bien, vous pouvez faire ce que vous voulez. J'accepte n'importe quel concept. Pour les cinq premières années, j'accepte même que vous soyez dans le rouge. Mais faites les choses autrement : faites-les mieux !

Maria : Une expérience de ce genre peut vous coûter cent millions.

David : Yes, Sir.

Maria : Cela vous est égal ?

David : Disons que je trouve que le jeu en vaut la chandelle. Et que je peux me le permettre.

Maria : Vous prendriez effectivement ce risque ?

David : Vous en prenez un bien plus grand.

Maria : *(rit)* Moi, qu'est-ce que j'ai à perdre ?

David : Vos illusions. À part votre beauté, c'est tout votre capital.

Maria : Le monde entier de la finance rirait de vous !

David : Ce ne serait pas la première fois.

Maria : ... Mais pourquoi ?

David : ... Peut-être à cause du 0,2 % ? (*comme elle ne dit rien*) Bon, alors par pure méchanceté : j'ai envie pour finir de m'offrir une grande extravagance !... Avec votre aide, je pourrais démontrer le Manifeste Capitaliste : tous les hommes sont égaux, à savoir également épouvantables quand on leur en donne la possibilité ... Je pourrais vous observer comme un cobaye tout au long de l'expérience, regarder le pouvoir vous corrompre lentement, voir le luxe ronger votre âme, et vous pourtant en avoir chaque jour un peu plus besoin. Jusqu'au moment où vous serez devenue exactement comme nous tous !

Maria : Jamais !

David : Prouvez-le moi.

Maria : (*se détourne*) J'ai la tête à l'envers. J'ai besoin de temps !

David : Pour l'instant, vous avez seulement à décider si vous passez la nuit ici.

Maria : C'est une condition ?

David : (*gentiment moqueur*) Eh bien, peut-être que j'aimerais être là lorsque le courage vous abandonnera au petit matin ?

Maria : (*après une petite pause*) Bon, d'accord. (*elle le regarde*) Ne serait-ce que pour vous voir regretter votre proposition dès qu'il fera jour.

David : .. Alors faisons venir votre petit protégé.

*(il saisit la télécommande, il sonne, il rallume l'éclairage, et Simão surgit)*

Simão : Mr. Fallack ?

David : Écoute bien - et si tu ne comprends pas quelque chose, dis-le moi aussitôt o.k. ?

Simão : *(avec un enthousiasme enfantin)* O.k., Mr. Fallack !

David : Ma femme va rentrer vers les 2 h avec la Mini.

Simão : *(l'interrompant avec empressement)* La Missis ? !

David : La Missis. Mais d'ici là je vais fermer le portail de façon qu'elle ne puisse plus l'ouvrir par le dispositif automatique. Le système d'alarme sera donc sur la position deux. Et tu le laisses comme ça aussi, compris ?

Simão : *(incrédule)* La Missis doit pas entrer ?

David : Exact.

Simão : Dans cette maison ?

David : Exact.

Simão : Mais la Missis habite là !

David : Plus maintenant. Donc : qu'elle klaxonne ou qu'elle sonne tant qu'elle voudra, tu n'ouvres pas. Tu ne réponds pas non plus au téléphone. Si jamais tu avais l'idée d'ouvrir le portail ou de décrocher le téléphone, tu

te retrouverais demain matin dans l'avion de Sao Paolo. - Tu m'as compris ?

Simão : (*intimidé*) ... Oui, Mr. Fallack.

David : Et pour ta copine, là, tu prépares une des chambres d'ami.

Simão : Oui, Mr. Fallack.

David : Et demain matin, quand elle sonnera, tu lui apporteras le petit déjeuner.

Maria : Oh non !

David : Si. C'est la première leçon : comment voulez-vous dire ce qu'ils ont à faire à quelques milliers de gens, si vous ne supportez même pas un peu de pouvoir sur un jeune garçon ?

Maria : Je ne me fais pas servir !

David : Ce que vous appelez servir, c'est son travail. Si je ne peux plus l'utiliser ici, il le perdra, et avec lui les gages qui pour l'instant lui permettent sans doute de nourrir la moitié de son clan. - Thé ou café ? (*il rit*) Vous boirez bien une tasse de café du Brésil : songez aux emplois sur les plantations ! (*à Simão*) Donc : café, toasts, confitures ...

Maria : Non ! (*s'excusant*) Je n'aime pas le sucré, le matin ...

David : Alors, l'œuf : combien de minutes ?

Maria : Pas d'œuf.

David : (*patiemment*) Vous mettez en péril des emplois dans l'agriculture. - Combien de minutes ?

Maria : *(en hésitant)* Quatre.

David : *(à Simão)* Tu retiendras ?

Simão : *(sans sa gaîté d'avant)* Oui, Mr. Fallack. *(il s'apprête à sortir)*

David : N'oublie pas le jus d'orange.

Maria : Pas de jus d'orange, Simão, merci beaucoup.

David : Mais les emplois dans l'industrie des agrumes sont les plus vulnérables de tous !

Maria : *(le regardant gentiment, d'une voix ferme)* Pas de jus d'orange.

Noir soudain